

ALAIN

**PROPOS D'UN
NORMAND**

1906 - 1914

IV

nrf

GALLIMARD

OUVRAGES DISPONIBLES D'ALAIN

Aux Éditions Gallimard

Propos

PROPOS SUR LES POUVOIRS (choisis par F. Kaplan), *Folio essais*.

PROPOS SUR LE BONHEUR, *Folio essais*.

LES SAISONS DE L'ESPRIT.

VIGILES DE L'ESPRIT.

PROPOS D'UN NORMAND (I à V).

CONVULSIONS DE LA FORCE.

Bibliothèque de la Pléiade

PROPOS I (650 propos choisis par Maurice Savin).

PROPOS II (650 propos choisis par Samuel Sylvestre de Sacy).

Œuvres

LES DIEUX, *suivi de MYTHES ET FABLES et de PRÉLIMINAIRES À LA MYTHOLOGIE*, *Tel*.

SYSTÈME DES BEAUX-ARTS, *Tel*.

MARS OU LA GUERRE JUGÉE, *Idées*.

ÉLÉMENTS DE PHILOSOPHIE, *Idées*.

ÉTUDES, *Idées*.

SOUVENIRS CONCERNANT JULES LAGNEAU.

LES IDÉES ET LES ÂGES.

ENTRETIENS AU BORD DE LA MER.

CAHIERS DE LORIENT (2 tomes).

COMMENTAIRE DE « CHARMES » DE PAUL VALÉRY.

SPINOZA. *Édition revue et augmentée, Tel, 1986.*

Suite de la bibliographie en fin de volume

PROPOS D'UN NORMAND

IV

ALAIN

PROPOS D'UN
NORMAND

1906 - 1914

IV

nrf

GALLIMARD

AVANT-PROPOS ¹

Quand le petit pâtre danse au lever de la lune, la lune danse avec lui ; c'est ainsi que l'apparence des choses s'accorde avec nos mouvements, et notre humeur de même. C'est pourquoi, lecteur, je me soucie peu que tu sois content ou non, mais je te demande de ne pas danser. J'ai bien fait en sorte de ne point mettre dans mes discours écrits la moindre cadence ou le moindre rythme imitatif. Et si tu suis cette prose à l'harmonie toujours contrariée, tu garderas le repos ; ainsi l'image des choses ne dansera point. C'est la première victoire.

Mais il arrive aussi que tes propres opinions, et d'abord celles que tu exprimes, t'émeuvent trop, par le son de ta voix. En sorte que ce que tu dis, surtout si tu parles fort, tu n'es pas loin de le croire. Il y a mille raisons à cela, dont la plus intérieure est que le mot fut d'abord un cri, et au fond un mouvement de poitrine, plus fort que toi. C'est être orateur peut-être que de chercher la preuve de ce que l'on pense dans

1. Cet avant-propos a été écrit par Alain pour la quatrième série de *Cent un Propos*. Les Propos contenus dans ce volume étaient relatifs à la période mars 1910-décembre 1911.

ce que l'on dit, et grand orateur si la chose ainsi prouvée est vraie par aventure. Mais c'est encore danser pour faire danser la lune. Lis donc tout bas, c'est la seconde victoire.

Mais dès que le temps se déroule, l'espérance et la crainte courent du même pas. Quoi, toujours courir ? Comme dans une navigation sur un fleuve, toujours dire salut aux choses et adieu en même temps ? Mais j'ai pris soin que mes pensées n'aient ni commencement, ni milieu, ni fin, et le moins de suite qu'il se peut. Elles seraient de marbre ou de bronze si je pouvais, comme ces statues dont on fait le tour, que l'on laisse et que l'on retrouve. Lis donc sans parler, et des yeux si tu peux. Ce sera la troisième victoire.

27 mai 1914.

I

Notre élite ne vaut rien; mais nous ne devons pas nous en étonner; aucune élite ne vaut rien; non pas par sa nature; car l'élite est naturellement ce qu'il y a de meilleur; mais par ses fonctions. L'élite, parce qu'elle est destinée à exercer le pouvoir, est destinée aussi à être corrompue par l'exercice du pouvoir. Je parle en gros; il y a des exceptions.

Suivons par la pensée un fils de paysan, qui montre du génie pour le calcul, et qui obtient une bourse au lycée. Si, avec son aptitude aux sciences, il a une nature de brute passionnée, on le verra, vers la seizième année, sauter le mur, ou rentrer après l'heure, enfin perdre son temps, se moquer de ses maîtres, tomber dans des tristesses sans fond, et boire pour se consoler; vous le retrouverez dix ans après dans quelque bas emploi où on le laisse par charité.

Mais je suppose qu'il ait une adolescence sans tempêtes, parce que toutes ses passions se tournent en ambition, ou que sa tête domine sa poitrine et son ventre; voilà un jeune homme instruit de beaucoup de choses, capable d'apprendre très vite n'importe quoi, qui a des habitudes d'ordre et de travail suivi,

et enfin, par la seule puissance des idées, une moralité supérieure. Tels sont, assez souvent, ceux que l'on choisit, par des concours rationnellement institués, pour être dans l'avenir les auxiliaires du pouvoir, sous le nom de directeurs, inspecteurs, contrôleurs; en réalité ils seront les vrais rois, puisque les ministres passent; et ces futurs rois sont très bien choisis; réellement nous désignons les meilleurs; les meilleurs dirigeront les affaires publiques, et tout devrait bien marcher.

Seulement il faut comprendre que dans cette élite il va se faire une corruption inévitable et une sélection des plus corrompus. En voici quelques causes. D'abord un noble caractère, fier, vif, sans dissimulation, est arrêté tout de suite; il n'a pas l'esprit administratif. Ensuite ceux qui franchissent la première porte, en se baissant un peu, ne se relèvent jamais tout à fait. On leur fait faire de riches mariages, qui les jettent dans une vie luxueuse et dans les embarras d'argent; on les fait participer aux affaires; et en même temps ils apprennent les ruses par lesquelles on gouverne le parlement et les ministres; celui qui veut garder quelque franchise ou quelque sentiment démocratique, ou quelque foi dans les idées, trouve mille obstacles indéfinissables qui l'écartent et le retardent; il y a une seconde porte, une troisième porte où l'on ne laisse passer que les vieux renards qui ont bien compris ce que c'est que la diplomatie et l'esprit administratif; il ne reste à ceux-là, de leur ancienne vertu, qu'une fidélité inébranlable aux traditions, à l'esprit de corps, à la solidarité bureaucratique. L'âge use enfin ce qui leur reste de générosité et d'invention. C'est alors qu'ils sont rois. Et non sans petites vertus; mais leurs grandes vertus sont usées.

Le peuple ne reconnaît plus ses fils. Voilà pourquoi l'effort démocratique est de stricte nécessité.

10 février 1911.

II

Toute action compliquée suppose la division du travail, c'est-à-dire que chacun soit toujours à la même fonction et au même poste, et ne s'occupe pas d'autre chose. C'est pourquoi il y a une sagesse dans ces attributions délimitées pour lesquelles la bureaucratie s'échauffe, travaillant toujours à faire que telle fonction n'empiète point sur telle autre. Seulement elle le fait en vue de simplifier le travail, et de soulager l'intelligence, qui se dépense ensuite à des intrigues et à des sollicitations. Prenant les choses par ce côté, l'administrateur tend toujours à séparer dans l'organisation les services qui ont pourtant à coopérer dans l'action. Chaque homme n'a plus alors qu'à répondre de sa fonction propre, et qu'à prouver la conformité de son acte, non aux autres actes tels qu'ils ont été, mais au règlement, c'est-à-dire aux autres actes tels qu'ils auraient dû être. « J'ai fermé les signaux », dit le préposé aux signaux. « J'ai ordonné de fermer les signaux », dit le chef de gare. « J'ai fait manœuvrer selon les règlements », dit le chef de train. Qu'un rouage tourne mal dans cet ensemble, où les rouages s'ignorent les uns les autres, et ce petit désordre tourne en catastrophe, par la perfection même du système.

Par où l'on voit que cette division du travail est

détestable, si elle n'est corrigée par la fonction de coordonner. Et voici leur erreur; cette fonction de coordonner, qui est direction, ils ont voulu, par leurs principes bureaucratiques, en faire une fonction définie jointe à une responsabilité limitée; ce qui est absurde; car si la direction n'est elle-même qu'un rouage, il faudra une autre direction pour coordonner la direction avec les fonctions dirigées; car une des roues ne peut pas régler la montre.

Tout revient donc à ceci : organiser la direction; mais sous cette idée que l'organisation de la direction est tout à fait le contraire de la division du travail. Le directeur suprême a pour fonction de coordonner, ce qui d'abord suppose qu'il n'a aucune fonction en propre, et, bien plus, il lui faudra des directeurs subordonnés, c'est-à-dire une certaine division, mais par régions, et non plus par fonctions ; c'est dire que chacun des rouages de la direction, sous-directeurs, inspecteurs, contrôleurs, chefs, devra dominer sur toutes les fonctions dans une région, et être responsable de tout dans une région. Par exemple, il y aura un inspecteur je suppose pour cent kilomètres, qui veillera à tout, voie, matériel roulant, horaires, heures de service, et qui sera responsable absolument de la coordination des services dans cette région, non plus avec des attributions bien définies, mais au contraire avec pleins pouvoirs. En résumé, une organisation de fonctions divisées, et, là-dedans, pour régler le tout, une hiérarchie de coordonnateurs, une hiérarchie de pleins pouvoirs. Faute de quoi nous serons tamponnés.

22 février 1911.

III

Quand un poupon a faim et qu'on lui présente une cuillerée de bouillie, il fait oui de la tête, tout comme un sénateur qui opine; il fait oui parce qu'il mange; si au contraire, il fait non encore plus énergiquement, en fuyant cette cuiller qui le poursuit, on peut voir dans ces actes l'origine du langage.

Les philosophes veulent toujours que l'on ait parlé d'abord avec l'intention d'exprimer quelque chose; mais notre poupon nous fait voir un langage sans intention; car, quand il mange sa cuillerée de bouillie, il n'a pas l'intention de nous faire savoir qu'il désire la manger; il la mange tout simplement; ou bien il la refuse, tout simplement; tout langage est une action.

Nous ne savons pas refuser en paroles sans faire avec les mains le geste de repousser, même lorsque nous n'aurions aucune chose à prendre si nous acceptions. Inversement, quand nous acceptons même une chose qui n'est pas à prendre avec la main, comme un contrat ou un rendez-vous, nous tendons la main ouverte. Et nous faisons non de la tête contre une simple affirmation, quoiqu'il n'y ait pas ici de cuiller ni de nourrice.

Joindre les mains, baisser la tête, c'est l'action d'un homme qui se rend esclave et qui veut bien qu'on l'enchaîne. Etre déguenillé et malpropre par abandon de soi, c'est l'action d'un homme abattu par le chagrin, et qui n'a plus assez de courage pour vivre. D'où le grand prêtre, chez les Juifs, avait tiré un geste rituel pour exprimer le désespoir public; il

déchirait ses vêtements et se couvrait la tête de cendres. Et une bonne sœur qui prie à genoux et les mains jointes se dispose d'elle-même à être enchaînée et frappée.

Les animaux ont un langage aussi, qui n'est qu'une suite d'actions. Le chien qui chasse avec ardeur fait voir qu'il a éventé une proie ou flairé une piste. Le chien qui s'aplatit par terre sous le fouet ne fait que protéger son ventre. Un cheval qui a peur, c'est un cheval qui essaie de s'enfuir.

La parole n'est aussi qu'une action. Quand l'enfant a faim ou soif, il crie en remuant les lèvres comme s'il mangeait, et cela fait à peu près mama-mama par la forme de sa bouche, sans qu'il ait l'intention d'appeler qui que ce soit. De là est venu le nom de maman donné à celle qui accourt la première. Mais c'est le bébé qui a inventé ce nom-là. Comme la mère accourait à ce bruit, elle conclut que ce bruit était son nom. L'enfant apprend seulement à le raccourcir. Nous apprenons ensuite notre langue à l'enfant; mais il faut d'abord que nous apprenions la sienne. De là ce babillage des nourrices, à l'imitation du bébé; et sans doute plus utile qu'on ne croit.

1^{er} mars 1911.

IV

On parle souvent d'un Pédantisme propre à l'enseignement primaire; pour moi j'ai trouvé des pédants partout et des esprits libres partout. Peut-être pourrait-on dire pourquoi le pédantisme est plus à redou-

ter dans le primaire que dans les autres enseignements; c'est je crois parce qu'on y apprend la pratique avant la théorie. Mal sans remède.

Comprendre, c'est comme un mouvement vif et libre de l'esprit; on pressent, on devine, on suppose. Par exemple, après avoir expliqué à l'enfant comment la poulie convenablement placée, et tirée par un bout de la corde, permet de soulever un même poids avec un effort deux fois moindre, je lui donne des poulies et des ficelles à monter en série, de façon à soulever un certain poids avec un effort huit fois moindre. Il sait ce qu'il veut faire; il a une idée à réaliser; il tâtonne, il se risque; il crierait bien : « J'ai trouvé », comme un autre Archimède. C'est ici son jugement qui s'exerce, non son savoir qui se montre. Si au contraire je l'ai habitué à monter des poulies en moufle, sans lui rien expliquer, il s'appliquera à s'en souvenir; il sera immobile, tendu et triste; sérieux enfin comme un chien savant. Voilà le pédant en action.

Ce mal est sans remède. Car j'ai remarqué que lorsqu'on sait parfaitement quelque chose par mémoire, il est impossible d'y penser; on tire alors sur ses souvenirs comme sur un câble; mais n'appelons point cela une réflexion ni une recherche. Quand l'enfant instruit par mémoire récite « Six fois quatre... six fois quatre... » comme s'il secouait la poignée d'un distributeur automatique, on ne doit point dire qu'il cherche vraiment le nombre vingt-quatre, ni qu'il réfléchit sur le produit de quatre par six. Non pas, mais il exécute une espèce de saut qu'il a appris à faire. S'il le fait, il est content; s'il ne le fait pas, il est confus; mais dans tout cela il ne pense pas; il n'a point ce doute en action qui le jetterait peut-être dans quelque erreur intelligente, plus humaine que la

vérité qu'il sait dire. En somme, il est plutôt animal qu'homme, et plutôt corps qu'entendement. Ce qui choque, dans le pédant, c'est l'automatisme d'esprit.

En bref, quand on sait une vérité avant de l'avoir comprise, on ne la comprendra jamais bien. C'est pourquoi je crains tout ce qu'ils nous chantent de leur enseignement pratique. Un enseignement qui est d'abord pratique marque l'esprit pour toujours. Si je sais d'abord compter, je ne penserai jamais aux nombres comme il faut. Tout mon effort, quand d'aventure j'instruis un gamin ou une gamine, est à leur cacher ce que je sais; car s'ils saisissaient ce que je sais dans leur mémoire si forte et si fraîche, jamais ils ne feraient le chemin que j'ai parcouru avant de le savoir. Des habitudes d'action, oui. Des habitudes de pensée, non. Le pédant achevé, au contraire, fait rire par un esprit assuré et un corps qui tâtonne; l'homme libre a le corps assuré et l'esprit douteur.

3 mars 1911.

V

Il y a longtemps que l'on compare les crises de la politique extérieure aux nuages et aux tempêtes; on voulait dire par là que la Guerre et la Paix ne dépendent point des volontés humaines. Cette seule idée est plus à craindre que tous les canons. Ce n'est pas autre chose que l'adoration à toutes les passions, et principalement à la colère.

L'homme qui se laisse aller au désespoir, lorsqu'on essaie de le ramener à la vie par des discours toniques,

ne manque pas de dire : « Cela est bon pour vous, parce que vous n'êtes pas dans le désespoir. » De même, si vous voulez intéresser l'amoureux à autre chose qu'au passage du facteur ou à l'heure des trains, ou bien si vous le détournez par raisons d'appuyer volontairement sur sa blessure, il vous dira aussi : « Vous pensez comme un homme qui n'est pas amoureux; avant ce fatal amour, je pensais ainsi. » Bref tous ces malades d'esprit refusent le remède, justement parce qu'ils sont malades. Or c'est bien la guerre qu'ils ont en eux-mêmes, contre eux-mêmes, sans qu'ils l'aient voulue. C'est pourquoi un politique bilieux, qui s'abandonne à ses passions, vous regardera en pitié si vous voulez raisonner sur la paix et la guerre.

Ce n'est pourtant que le Romantisme qui survit, il me semble. On veut qu'il y ait des présages, et une destinée. Cette idée trouble se voit dans toutes les crises des passions; le mot passion le dit bien; on se sent tiré et poussé par les forces. De même vous demandez à ce commerçant paisible si ses deux fils songent à faire la guerre, et il vous répond : « On ne fait pas la guerre parce qu'on veut la faire; mais il faut bien la vouloir quand on la fait. Quand le vent souffle, les arbres s'agitent. Voyez donc les oiseaux, les nuages et le baromètre. » Il me semble que j'entends un homme à qui je demanderais : « Vous ne voulez pas tuer une femme pour cette seule raison qu'elle n'aura point de bonheur à vous voir », et qui répondrait : « Je vous le dirai quand je serai amoureux. » Cette soumission aux passions est une très vieille chose, fille de la guerre, et mère de la guerre.

Il y a une autre idée plus jeune, qui est fille d'industrie, c'est que l'homme peut changer par volonté

le cours des fleuves et la marche de la peste. Dans le fait, depuis la première brouette, que de destins en déroute ! Que de Sibylles rusées ont répondu : « Il arrivera ce que tu voudras. » Mais en vain. La grande idée des Sages, que l'on peut lutter contre les passions, est encore méprisée. Nous en sommes à la prédestination et aux desseins de Dieu, même sans croire à Dieu. L'Histoire nourrit cette pensée de Caraïbe; car, puisque cette guerre est inévitable à nos yeux, parce qu'elle est dans le passé, nous voulons penser qu'elle était inévitable déjà quand elle était encore à venir. Ce sophisme a de la puissance. Je compte que les vraies sciences conduiront les hommes à se garder de la peur et de la colère, et à dresser leur corps comme ils ont dressé les chiens et les chevaux. « Je crois en moi », voilà une belle prière qui chassera la Guerre après avoir chassé les Dieux.

25 mars 1911.

VI

Le dressage des animaux, voilà un fait humain de première importance, sur lequel nous ne savons rien par documents; pas plus que sur la culture du blé ou sur l'invention de la roue. Si loin que nous remontions dans l'histoire du passé, toujours les grandes inventions sont faites. Je pensais de nouveau à ces périodes inconnues en lisant ces jours-ci que l'on pensait avoir trouvé, dans un loup de l'Inde, l'ancêtre de notre chien domestique.

Pour le dressage des bêtes, on imagine sans beau-

ALAIN

Propos d'un Normand

IV

On sait que les *Propos d'un Normand* ont paru chaque jour sous ce titre dans *La Dépêche de Rouen*, du 16 février 1906 au 1^{er} septembre 1914. La série entière comprend trois mille quatre-vingt-dix-huit propos, qui semblaient voués à l'oubli. Mais quelques lecteurs fervents s'entendirent pour conserver, parmi ces textes quotidiens, ceux qu'ils avaient le plus admirés. C'est ainsi que, de 1909 à 1913, parurent, édités par souscription, quatre volumes de *Cent un propos* d'Alain. Cette édition, en tirage très limité, fut rapidement épuisée, et le grand public ignora les *Propos d'un Normand* jusqu'après la guerre de 1914-1918.

C'est en 1920 que Michel Arnaud (Marcel Drouin) composa un recueil de *Propos* d'Alain, qu'il fit paraître aux Éditions Gallimard. Chacun des deux volumes contenait cent soixante-quinze propos, disposés suivant le même ordre.

En 1952, le premier de ces deux volumes fut réimprimé, à peine remanié, par les soins de Michel Alexandre. En même temps, il fut décidé qu'après cette réimpression, les volumes à paraître dans cette série reproduiraient, dans l'ordre chronologique, les meilleurs propos d'avant 1914. C'est ainsi que parurent, en 1955, le tome II des *Propos d'un Normand* (1906-1908) et, en 1957, le tome III (1909-1911). Le présent volume continue la série et comprend des propos écrits pour la *Dépêche* au cours des années 1911 et 1912.



9 782070 200702



59-V A 20070 ISBN 2-07-020070-1

Extrait de la publication